

Julie Vincent Entre collectif et solo

Julie Vincent

Numéro 61, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27695ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vincent, J. (1991). Julie Vincent : entre collectif et solo. *Jeu*, (61), 44–46.

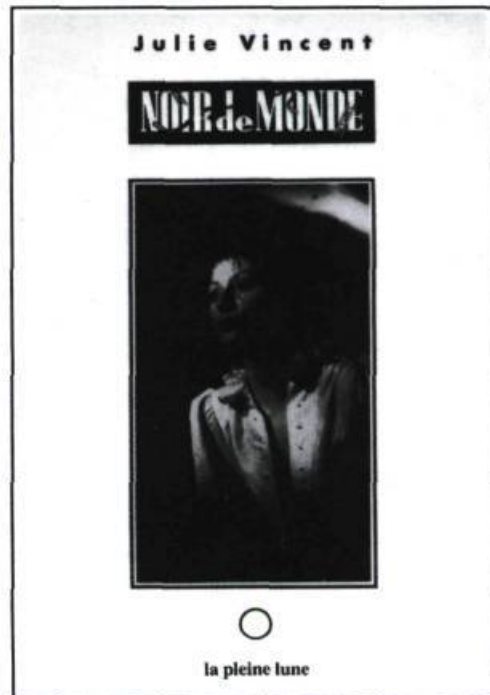
Julie Vincent : entre collectif et solo

Pour Julie Vincent, l'écriture est l'aboutissement naturel d'une démarche qui s'est partagée, jusqu'à tout récemment, entre le jeu, la mise en scène et la création collective. Elle est l'une des cofondatrices de la troupe de théâtre le Klaxon, où elle a participé à des spectacles qui ont connu un grand succès; on se souvient de *Raz-de-marée* et de *la Déprime*. Comédienne au théâtre, à la télévision et au cinéma — elle a été très remarquée pour le rôle tragique qu'elle tenait dans *Mourir à tue-tête*, d'Anne-Claire Poirier, rôle qui lui a valu la Plaque d'or du quinzième Festival international du film de Chicago en 1979 —, elle a aussi participé à plusieurs activités de la Ligue Nationale d'Improvisation.

En 1988, elle crée une pièce dont elle est l'auteure : *Noir de monde*¹, pièce solo pour femme, où elle interprète elle-même plusieurs rôles. *Noir de monde* met en scène diverses composantes de l'univers intérieur d'une comédienne : des bribes de son enfance, son amitié avec une Russe musicienne de cirque, la catastrophe de Tchernobyl, les angoisses du trac, etc.; toutes ces composantes se confrontent, s'interpénètrent ou se voient pour former un monologue polyphonique qui montre comment la vie et tous ses accents sont indissolublement mêlés au travail, dans le métier de femme de théâtre qu'exerce le personnage de la pièce — et son auteure. L'année même de sa création, cette pièce s'est distinguée en France; elle a reçu le prix spécial du jury du deuxième Festival du café-théâtre francophone, à Évry, et elle a été retenue parmi les dix meilleurs spectacles dans la sélection Off du Festival de théâtre d'Avignon 1988.

L'année 1990-1991 a été très dense pour Julie Vincent : en plus d'enseigner l'interprétation à l'École nationale de théâtre pour la neuvième année consécutive, elle y a monté avec les étudiants une pièce de l'auteur américain Oyama sur la vie du musicien de jazz Lester Young; elle a effectué une nouvelle mise en scène de *la Déprime* et interprété le personnage de Mimi dans *HA ha!...* de Réjean Ducharme, une œuvre majeure du théâtre québécois mise en scène par Lorraine Pintal; cette production a d'ailleurs obtenu le prix de la meilleure production de l'Association québécoise des critiques de théâtre. Au printemps 1991, elle a tenu le rôle poignant de Peuplesse, dans *Votre fille Peuplesse par inadvertance*, de Victor-Lévy Beaulieu, mise en scène par Jean Salvy.

En janvier 1992, on pourra la voir dans une adaptation théâtrale du roman de Claude Gauvreau, *Beauté baroque*, dont elle avait d'ailleurs organisé une lecture-spectacle en 1978 dans un café-théâtre.



Noir de monde de Julie Vincent, publié en 1989 aux Éditions de la Pleine Lune.

1. Éditions de la Pleine Lune, 1989, 84 p. Voir la critique du spectacle par Lorraine Desjardins, *Jeu* 51, 1989.2, p. 177-178.

On a pu encore apprécier son talent d'actrice de cinéma dans *Solo*, un téléfilm de Paule Baillargeon dans lequel elle est Hélène, le personnage principal; cette œuvre a été diffusée à la télévision de Radio-Canada en janvier 1992. Récipiendaire d'une bourse du Conseil des Arts en création littéraire, Julie Vincent travaille en ce moment à l'écriture d'une pièce en collaboration avec sa sœur, la comédienne Isabelle Vincent.

solange lévesque

écrire pour fabriquer de la réalité

Qu'est-ce que le fait d'écrire vous apporte en plus d'être comédienne?

En Italie, aux beaux jours de la commedia dell'arte, sur la place publique, des actrices rivalisaient dans les joutes oratoires avec les jeunes poètes. On les appelait «prostituées honnêtes». Leurs textes improvisés, hélas!, ne nous sont pas parvenus. Sur ces mots d'actrices le mystère reste entier. Souvent j'y pense...

J'écris pour «fabriquer de la réalité». Pour créer un autre temps. Pour penser par moi-même.

Julie Vincent : «Je rêve avant de parler.» Photo : Michel Dubreuil.

Curieusement, une actrice sans personnage écrit parfois pour se taire. Pour la minute argentée qui précède le mot.

Comme dans la relation avec la peinture, l'absence de texte soulage; arrêter de jouer pour écrire me donne envie d'une autre vérité. C'est peut-être avoir accès à de nouvelles couleurs, à un tissu onirique avec lequel je démaquille celle qui joue à être multiple.

Pour bien me perdre dans l'histoire que j'invente, il me faut faire des recherches. Mais quand je sors de chez moi, il se peut que je poursuive un parfum plutôt qu'un concept. Il se peut que le regard du passant soit la réponse et le livre acheté en librairie un prétexte, parce que je me suis accordée un peu d'air libre.

Souvent on répète dans des sous-sols éclairés au néon. C'est bon de marcher dans la rue un suspense dans l'âme et un ciel au-dessus de la tête.

Quand j'ai écrit *Noir de monde*, par exemple, j'avais associé la neige à Sonia, cette amie inventée irradiée à Tchernobyl. Aujourd'hui encore, cette première neige qui tombe devient sa présence. Un écho.

L'impudeur du comédien est une étrange discipline. Il y a une fonction lyrique qui me dirige vers une nouvelle impudeur quand j'écris.

Je rêve avant de parler. Je rêve de ne pas parler. Peut-être comme dans



ce film de Fellini, *la Strada*.

À la fin, l'homme fort des fêtes foraines échoue au bord de la mer. Pour la première fois de sa vie, il aperçoit les étoiles et se met enfin à pleurer. Comme il est loin du cirque alors! S'éloigner du théâtre. Choisir d'écrire tout l'après-midi. Pas d'identité, exceptée l'émotion d'une interprète sans texte, égarée sur un continent d'idées imprévisibles.

Une intériorité libérée de toutes conventions théâtrales crée un dialogue avec le nouveau monde, avec le bel aujourd'hui. Bien loin de son costume, une intériorité anonyme se promène. L'ailleurs du théâtre : la vie.

julie vincent